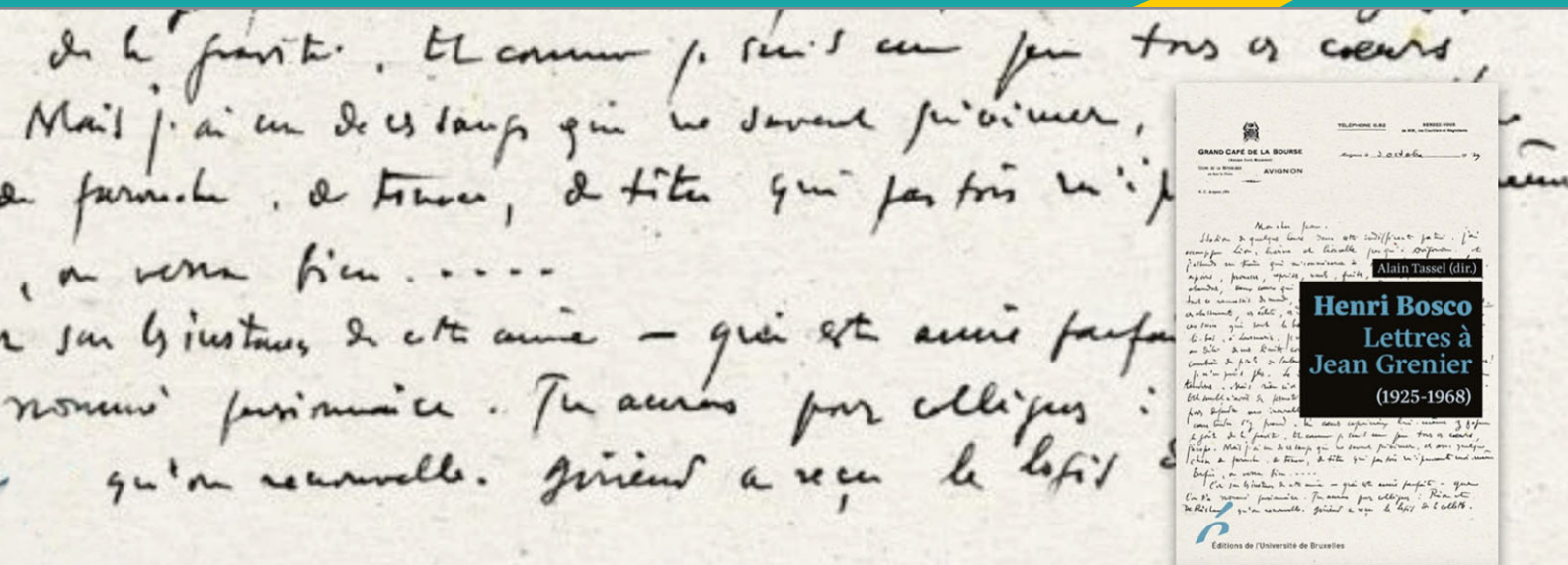


FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Sommaire

Dossier : Henri Bosco, Lettres à Jean Grenier 1925-1968

2 Édito

3 Entretien avec Alain Tassel

7 Lettres choisies - Henri Bosco

9 Portrait : Henri Bosco

11 Mark Twain, Lettres d'amour à Olivia

13 Dernières parutions

16 Agenda

Édito

Henri Bosco, Lettres à Jean Grenier

Nathalie Jungerman

Les lettres d'Henri Bosco adressées à Jean Grenier, entre 1925 et 1968, sont rassemblées dans un volume publié aux éditions de l'Université de Bruxelles, avec le soutien de la Fondation La Poste. Henri Bosco (1888-1976), romancier, poète et enseignant, rencontre à l'Institut français de Naples, en 1924, Jean Grenier (1898-1971), alors jeune agrégé de philosophie qui, dans les années 1930, sera le professeur d'Albert Camus au lycée d'Alger avant de devenir son ami. De leur correspondance entretenue pendant plus de quarante ans, seules les lettres d'Henri Bosco ont été conservées (à la Bibliothèque nationale de France). Le riche appareil critique établi par Alain Tassel – présentation, annotation, bibliographie, index des noms et des œuvres, hommage de Bosco à son ami –, pallie l'absence des réponses de Jean Grenier. Le volume donne à lire 138 lettres passionnantes qui évoquent la création romanesque, la genèse des récits, leur réception, et la fascination de Bosco pour la nature. Elles abordent des sujets intimes, littéraires, historiques ou géopolitiques. Elles témoignent d'une profonde amitié : « Il y a de vieilles amitiés, la nôtre en est, qui portent réconfort. Je ne puis songer à toi, à ta femme, à Naples, sans attendrissement. », écrit Bosco à Jean Grenier en décembre 1944. Aussi, l'écrivain a souvent recours à l'humour et l'ironie et « fait partager à son correspondant les spécificités orales d'une conversation ». Admirateur de Max Jacob qu'il rencontre en 1925, Henri Bosco se plaît à jouer avec les sonorités, à inventer des mots, à « s'approprier quelques traits du style du poète, tels le goût pour la fantaisie... ». En 1939, il consacre à Max Jacob un numéro entier de la revue *Aguedal* (revue dirigée par ses soins à Rabat), intitulé « Hommage à Max Jacob ». Il demande à Jean Grenier sa contribution. À la mort du poète dans le camp de Drancy, en mars 1944, les textes de cette publication sont repris et complétés dans une édition (1/2), sous le titre « Tombeau de Max Jacob »... Nous avons interviewé Alain Tassel, professeur émérite à l'Université Côte d'Azur, spécialiste du roman français du premier XX^e siècle, dont les publications portent notamment sur les œuvres de Joseph Kessel, de Roger Martin du Gard et d'Henri Bosco.

Dans ce numéro, vous pourrez lire également un article de Gaëlle Obiégly sur la correspondance de Mark Twain avec sa femme Olivia, traduite et introduite par Thierry Gillyboeuf, publiée par Le Passeur Éditeur avec le concours de la Fondation La Poste.



Lourmarin (Vaucluse)

Entretien

avec Alain Tassel

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez organisé des colloques sur Henri Bosco, publié de nombreux articles et plusieurs ouvrages qui rassemblent ses correspondances ou réunissent des textes qui lui sont consacrés. Ses lettres adressées à Jean Grenier, que vous avez présentées et annotées, paraissent aujourd'hui aux Éditions de l'Université de Bruxelles. Qu'est-ce qui vous attire ou fascine dans l'œuvre de cet écrivain ?

Alain Tassel : Poète, romancier, épistolier, Henri Bosco est un humaniste nourri par une riche culture gréco-latine. Il a su créer un univers fictionnel envoûtant. Sensible aux forces telluriques, aux pouvoirs de l'eau (le Rhône notamment), des plantes et des bêtes (le sanglier, le renard, l'âne, le chien), il nous invite à interroger le monde qui nous entoure, à ne pas nous satisfaire des apparences matérielles. C'est ce questionnement qui m'a toujours passionné. Dans son univers le roman soulève une foule d'interrogations, notamment sur les courants qui relient la matière et l'âme. Je me référerai à une citation extraite de son premier roman, *Pierre Lampédouze* (1924) : « Sachez [...] que le monde est plus grand que vous ne croyez. Je mêle à ma religion le culte discret du Mystère. [...] Il est l'unique Réalité. Le méconnaître, c'est ouvrir toute grande sur son âme la porte basse de la Mort ». La Provence de Bosco, celle du Luberon, est le lieu de rencontre du paganisme et du Christianisme. C'est cette passerelle entre ces deux formes de croyance qui m'a toujours intrigué et qui m'a toujours conduit à repérer les convergences, les ramifications qui se dessinent entre les

cheminements religieux. On retrouve chez Bosco toutes les manifestations d'un mysticisme synchrétique.

Chez l'épistolier j'apprécie le souci de l'élégance stylistique, l'attention portée au choix des mots. La veine comique affleure dans de nombreuses missives sous la forme de l'humour, ou, plus fréquemment encore, de l'ironie. Redoutable satiriste, Bosco est passé maître dans l'art de décocher des flèches contre les importuns. Et, dans ses lettres les plus intimes l'émotion perce à travers le choix d'une image.

Henri Bosco fait la connaissance de Jean Grenier à Naples. Pouvez-vous nous rappeler dans quelles circonstances ?

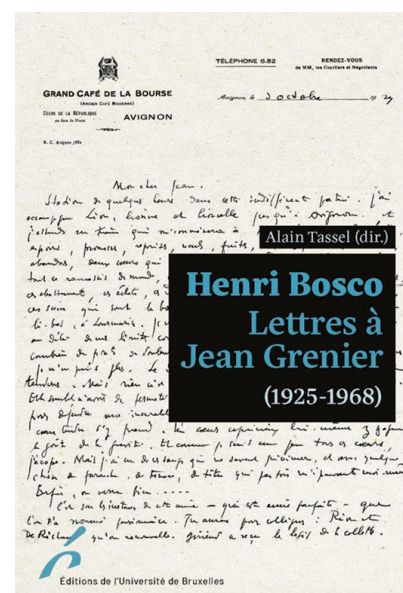
A.T. : Professeur agrégé de philosophie, Jean Grenier a été nommé à l'Institut français de Naples en septembre 1924. Il remplace à ce poste le philosophe Camille Schuwer qui avait fait rencontrer Silvia Fondra et Henri Bosco dans sa villa de Naples. Très vite Bosco et Grenier se sont liés d'amitié. Ces deux humanistes partageaient la même passion pour l'antiquité grecque et romaine et, tous les deux, étaient fortement attirés... par de fort jolies napolitaines. Jean Grenier s'éprit d'une jeune napolitaine comme Bosco. Mais ces deux idylles s'achevèrent rapidement au grand dam des deux professeurs

« L'Amitié, chose profonde », écrit Henri Bosco à Jean Grenier (à propos des amis présents à l'enterrement de son père). Ces lettres rédigées entre 1925 et 1968 témoignent précisément d'une forte complicité, d'une longue amitié. Quelles sont « les



Alain Tassel
(Vallauris, 2025) © DR

Professeur émérite à l'Université Côte d'Azur, **Alain Tassel** est spécialiste du roman français du premier vingtième siècle. Ses publications portent notamment sur les œuvres de Joseph Kessel, Henri Bosco, Roger Martin du Gard, Jacques de Lacretelle, Henry de Montherlant, Jules Romains, Joseph Peyré. Ses derniers travaux prennent pour objet, d'une part, les relations entre le roman et l'histoire et, d'autre part, la correspondance d'Henri Bosco.



Henri Bosco
Lettres à Jean Grenier (1925-1968)
Édition établie par **Alain Tassel**
Éditions de l'Université de Bruxelles
19 février 2026
Avec le soutien de



deux grandes périodes » que l'on distingue dans ce corpus ?

A.T. : On peut distinguer une première période entre 1925 et 1929 : les deux amis partagent des soirées conviviales à Naples ; ils se retrouvent en France à Lourmarin (où Jean Grenier passera deux mois au château en qualité d'écrivain invité et où il se mariera) ou à Paris. Bosco a également rendu visite à Jean Grenier dans sa patrie de Saint-Brieuc. Grenier est le confident de Bosco : des échanges intimes sur leurs rencontres, sur leurs lectures, sur leurs amis napolitains. C'est pendant cette période que Bosco se confie sur les difficultés rédactionnelles qui accompagnent la publication d'*Irénée*, un roman nourri par sa relation passionnée et tumultueuse avec la belle Silvia Fondra, de seize ans sa cadette. Il accepte toutes les corrections que suggère le philosophe. C'est Jean Grenier qui, auprès du comité de lecture de Gallimard, soutiendra ce roman et en obtiendra la publication. De son côté, Bosco conseille également Grenier qui écrit sur les paysages méditerranéens.

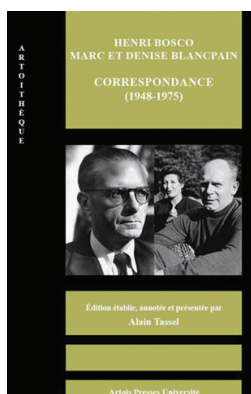
À partir de l'automne 1930, Bosco, marié, s'installe au Maroc, à Rabat. Leurs échanges épistolaires s'ouvrent sur des considérations géopolitiques, sur la montée des périls, mais aussi sur leurs découvertes littéraires. Ainsi Grenier fait-il découvrir l'œuvre de Louis Guilloux à son ami absorbé par la création et la direction de la revue littéraire *Aguedal*. Désormais, les deux amis se penchent sur leurs œuvres respectives et sur les comptes rendus qu'ils envoient aux revues littéraires de l'époque. Ce sont alors des témoins du conflit mondial et des guerres d'indépendance : d'abord les émeutes au Maroc jusqu'à l'indépendance, puis les échos de la guerre d'Algérie. Enfin, les années 1960-1970 correspondent aux reconnaissances officielles et à la publication des œuvres majeures de Jean Grenier.

Est-ce que ces lettres mettent en lumière des aspects de la

personnalité de Bosco qu'on ne connaissait pas ?

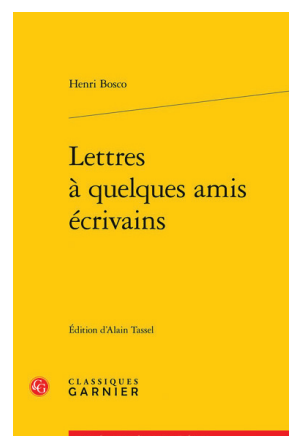
A.T. : Bosco appréciait beaucoup les belles jeunes femmes. Il s'en ouvre souvent à son ami. Une fois marié, il se montrera beaucoup, beaucoup plus discret sur ce sujet... Étonnant ! Prudent surtout ! Lorsqu'il est animé par un sentiment d'injustice (le fait d'avoir été repoussé par Silvia Fondra), Bosco sort ses griffes et peut se montrer très rude dans ses commentaires. Le personnage féminin central d'*Irénée* est très fortement inspiré par Silvia Fondra. Bosco a tourné en dérision sa versatilité comme sa superficialité. C'est une caricature féroce qui met en lumière l'intensité de sa déception et de son amertume. Dévoué et très généreux envers ses amis, Bosco aimait beaucoup recevoir, notamment à Rabat dans sa villa. C'est un écrivain hospitalier et chaleureux que l'on retrouve dans ses lettres. On connaissait cette facette de sa personnalité mais elle apparaît plus nettement que dans d'autres recueils de lettres.

Henri Bosco fait preuve de beaucoup d'humour dans ses lettres. Il a un regard moqueur sur la réalité, sur les autres et sur lui-même. Il joue avec les mots... Son écriture épistolaire est rythmée, drôle très souvent... Par exemple, lettre du 18 avril 1927 « Très cher, À l'instant, je reçois votre lettre. Je réponds. Voilà : 1.-Peinture. / A). Il



**Henri Bosco
Marc et Denise Blancpain
Correspondance (1948-1975)**
Édition établie, annotée et présentée par
Alain Tassel
Artois Presses Université, mai 2021

« C'était un grand marcheur qui aimait contempler et méditer dans l'Atlas marocain comme dans les collines autour de Lourmarin. »



**Henri Bosco
Lettres à quelques amis écrivains**
Édition d'**Alain Tassel**
Classiques Garnier, 2023
Ouvrage publié avec le concours de



n'existe plus chez Schröder aucun tableau cubistomorphe. Tous détruits. Justement. Par conséquent rien à attendre. Nous posons ce principe comme un roc. Nous sommes contre Chagall, Picasso et autres Kokochkas. Absolument. Nous sommes pour Raphaël, Titien, Poussin, Claude Lorrain, Henri Bosco. J'ai dit. Là-dessus pas de transactions. »

A.T. : Bosco se plaît à inventer des mots, à créer des rapprochements sonores et graphiques, à jouer de la gradation comme de l'antithèse. Il sollicite de nombreuses images, comparaisons comme métaphores. Il n'est pas rare que ses lettres crépitent comme des feux d'artifice ! C'est l'inventivité du poète que l'on retrouve sous la plume de l'épistolier. Et quel talent de satiriste ! S'il élit une cible il se plaît à la cribler de ses traits les plus acérés !

La correspondance permet de suivre les réflexions d'Henri Bosco sur le métier de romancier, la matière narrative, « l'alliance de la poésie et du roman ». Il écrit à Jean Grenier en 1937 (Lettre n° 90) : « Je n'écris pas des romans. Je raconte des rêves. »...

A.T. : En effet, les deux amis échangent sur l'art romanesque. Bosco ne s'inscrit pas dans la lignée des romanciers réalistes-naturalistes soucieux de rendre compte des évolutions comme des fractures sociales. Pas d'intérêt non plus pour l'histoire ou pour l'actualité. Il revendique son « inactualité ». Il ne se reconnaît pas davantage dans la lignée des romanciers psychologues. Il s'inscrit dans une lignée spirituelle qui unit Maurice de Guérin à Péguy. Il écrit des récits pour explorer à partir des trois racines que forment le terroir, la famille et l'enfance les zones les plus cachées, les plus obscures de l'âme humaine.

Dans la lettre 64, Bosco écrit à Jean Grenier un mot destiné aux responsables de la NRF (donc à

Jean Paulhan qui lui a demandé Quelles sont vos relations avec Charles ? [Maurras]) : « Tous les Méridionaux se tiennent. Bosco est en relation avec tous, aussi bien avec Brémont qu'avec Maurras. Bosco est avant tout un écrivain et surtout un poète. Pas politique pour un sou. »... Il est question aussi de Maurice Barrès dont il partage les valeurs dans les années 1920...

A.T. : C'est l'une des facettes de Bosco que l'on connaissait mal. Cette correspondance met en évidence l'attrait de Bosco pour Barrès et pour les valeurs défendues par les Maurrassiens dans les années 1920 : l'attachement au terroir, les racines géographiques et culturelles ; l'amour de la langue française, de son lexique, de sa musique ; la défense des traditions. N'oublions pas que Bosco a combattu dans l'armée d'Orient, qu'il a été blessé lors des combats. Il en a gardé une grande méfiance à l'endroit des hommes politiques et des diplomates. Une méfiance qui n'est pas sans rappeler celle de Jean Giraudoux.

Par ailleurs, il savait que Gaston Gallimard avait une prédilection pour les écrivains progressistes, de sensibilité radicale ou socialiste. Il ne voulait donc pas heurter son éditeur. Après la Seconde Guerre mondiale, Bosco a souvent souligné son absence d'appartenance à un courant politique. Ses relations avec ses éditeurs est un sujet particulièrement intéressant. En 1940, *Hyacinthe* a été très mal distribué en raison de l'Occupation. De plus, Gallimard ne lui avait pas versé de droits d'auteur pendant plusieurs années. Bosco s'est mis en colère – il était quelque peu colérique quand il estimait être victime d'une injustice – et en 1945, il a quitté Gallimard pour les éditions Charlot. Cependant, il a rencontré la même difficulté à obtenir ses droits d'auteur et il s'est brouillé avec Charlot.



Portrait de Jean Grenier (1898-1971), réalisé en 1964 par Joël Minois à Bourg-La-Reine.

Jean Grenier Carnets 1944-1971

ÉDITIONS CLAIRE PAULHAN • MCMXCIX

Jean Grenier

Carnets 1944-1971

Texte établi, annoté et introduit par Claire Paulhan.

Éditions Claire Paulhan, 1999

Coll. « Pour Mémoire ».

J E A N G R E N I E R S O U S L ' O C C U P A T I O N

Éditions Claire Paulhan - MCMXCVII

Jean Grenier

Sous l'occupation

Texte établi par Claire Paulhan, annoté par Claire Paulhan et Gisèle Sapiro.

Éditions Claire Paulhan, Coll. « Pour Mémoire ». Édition originale, 1997.

Nouvelle édition revue et corrigée, mars 2014.



Bibliographie sélective
d'Henri Bosco

Finalement, il est revenu chez Gallimard ! Ceci dit, *Un Rameau de la nuit* a d'abord été publié chez Flammarion en 1950, avant de revenir chez Gallimard.

À votre avis, est-ce que les ouvrages d'Henri Bosco suscitent l'intérêt des jeunes générations ? *L'enfant et la rivière* a d'ailleurs été adapté en bande dessinée par un jeune auteur, Xavier Coste, un album paru chez Sarbacane en 2019...

A.T. : Il y a chez Bosco une sensibilité écologiste qui se manifeste par une connaissance précise des variétés de plantes, d'arbres et d'oiseaux, par un amour des bêtes (chiens, chats, âne), par le besoin de protéger les espèces végétales. Il connaît, redoute et

affronte les accès de violence de la nature méditerranéenne (orages, tempêtes, inondation). On relira *Malicroix* à ce sujet. Il a notamment signé une pétition pour protéger la culture de l'olivier. Son œuvre est traversé par un amour de la nature luberonnaise. C'était un grand marcheur qui aimait contempler et méditer dans l'Atlas marocain comme dans les collines autour de Lourmarin. Le jeune public se retrouve dans les liens étroits que Bosco a su entretenir avec les animaux : *Barboche* en est un exemple ; mais également dans sa familiarité avec des animaux sauvages comme le renard dans *Le Renard dans l'île*.

Liens

[Éditions de l'Université de Bruxelles](#)

[Cahiers Henri Bosco](#)

[Fabula, la recherche en littérature. Colloque organisé par Alain Tassel : Les Souvenirs d'Henri Bosco: entre autobiographie et fiction](#)

[Amitié Henri Bosco : Association fondée en 1973](#)

[Livres de Jean Grenier, Gallimard](#)

[Éloge du silence : une approche philosophique de Jean Grenier](#)

[Article de Gaëlle Obiégly sur Henri Bosco, Lettres à quelques amis écrivains](#)

Lettres choisies

Henri Bosco à Jean Grenier

© Éditions de l'Université de Bruxelles

Lettre n° 10

Lourmarin, le 17 septembre 1926

Cher,
Dites à Max Jacob que je l'aime bien.
Je recopie pour lui un poème intitulé
« *Italia*. Voyages. Complainte du pauvre
libéral ». Vous le connaissez.
Je suis en mélancolie. J'approche
de mon anniversaire de naissance.
Voilà sans doute une bonne raison
de ces dépressions psychologiques.
J'ai, du reste, une flemme allongée,
une flemme bâton-de-guimauve qui
m'alanguit. J'ai écrit à P.M.M. pour lui
demander des nouvelles de l'augmen-
tation de traitement de 12 % votée
récemment et s'ajoutant à celle de N %
que nous aurions déjà dû toucher au
moins depuis un an. Je travaille beau-
coup en dépit de ma flemme.
Je suis triste, las. L'hiver qui s'annonce
m'assombrit. Vais-je être seul avec
Masson à assurer le service ? Bon ! Voilà
une auto qui gémit à la grille. Sont-ce
des visiteurs ?
Vesper-Noël-Nougat vous attend. Il a
travaillé lui aussi et, à mon sens, fort
bien. Nous faisons des courses de Cen-
taures dans la montagne. Le renard, en
effet, y vit. L'automne est à son point
culminant de richesse. Voilà. J'écris en
Italie. Je ne l'ai point encore fait par
esprit de « *renvoyons-au-lendemain* ».
J'ai traduit en vers quelques pages des
Géorgiques. Ce qui fait grandes les
moissons ; sous quelle étoile on laboure
la terre, etc. Toujours le rustique.
Comment va le cardiographe ?
À bientôt de vous lire.
E.

Lettre n° 62

Le 14 mai 1928

Mon cher Jean,

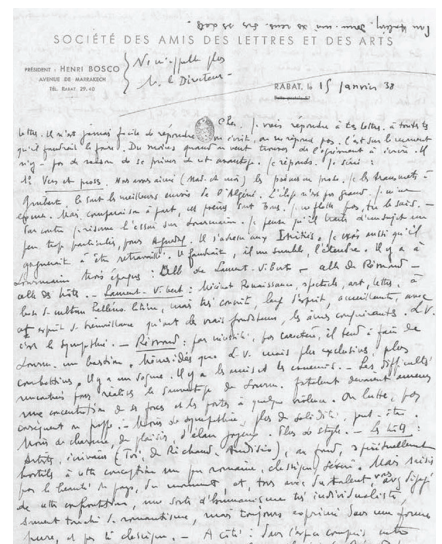
Hirsch m'a écrit une lettre très vive de
reproches. Elle m'a peiné. Que lui as-tu
dit ? Et que faut-il que je lui dise ? Je

me vois pris à découvert, désarmé,
sans riposte à la main. Il a beau jeu. Et
l'ironie lui est facile : « Vous seriez-vous
habitué à Naples à un ciel trop bleu ? ».
S'il savait ce qu'il tombe comme flotte !
Des phrases comme celle-là me
donnent généralement l'envie d'étran-
gler quelqu'un. Je ne puis pas étrangler
Hirsch. Alors, que faire ? Je ne te fais
pas de reproche. Il n'y a rien de plus
bête et je t'aime trop pour récriminer.
Tu as agi pour le mieux. Tu m'as aidé.
Mais cette lettre m'a peiné, je le répète.
Elle est si mal tombée ! Je m'en serais
passé en ce moment.
Hirsch me dit : « Cette démarche n'avait
pas du tout le sens que vous semblez
lui avoir donné : nous espérons que
vous auriez pu être notre messenger
pour faire aboutir un projet que nous
avons quelque temps caressé : celui
d'une vie de Mistral par Charles Maur-
ras ».

Voilà donc un projet à l'eau. Je le re-
grette. N'y aurait-il pas un moyen de le
repêcher ? Et moi qui allais proposer à
la NRF une vie de Théodore Aubanel ?
J'y tenais tant ! Faut-il y renoncer ?
Mon cher Jean, tout se peint en noir.
Je suis dans de mauvaises eaux. Un
découragement immense... Je travaille
pourtant, j'écris. Je fais des vers. Je
t'en envoie. Je m'exerce à la concision.
Je veux être pur comme un marbre.
Je me suis brusquement remis à un
roman, après trois semaines de néant.
Sois tranquille.

Celui-là, il ne vole pas, il marche, il
raconte une histoire, par petits ta-
bleaux contenus, graves, plaisants et
douloureux. Il y a un sujet. Il y a un
jeu clair des personnages. Tout y est
préparé, entrelacé, conduit. Et l'on y
meurt. C'est comme je le dis. Il faudra
pleurer à la fin. Pas de digressions. Des
faits simples. Des conversations. Peu
d'analyses. Le paysage en émotions.
Les émotions plus dramatiques que
lyriques. J'en ai écrit 100 pages environ.
Il m'en faut autant.
J'espère les avoir terminées à la mi-juin.
Sans un hors-d'oeuvre. Mais que de

« Je me diverts en
couvrant les continents
humains de lettres. J'en
ai écrit plus de quarante
depuis mon retour au
pays des Ombres. »



Lettre d'Henri Bosco à Jean Grenier du 15
janvier 1938, page 1

© *Lettres à Jean Grenier (1925-1968)*, Éditions
de l'Université de Bruxelles

problèmes ! Écrire n'est rien. Composer, voilà le difficile. Faire un plan, c'est tuer la vie. Il le faut cependant, mais on doit l'établir en gros, très largement et uniquement dans l'esprit. Ensuite les parties s'ordonnent. Elles se placent devant toi, s'élèvent un peu confusément. Il faut les aligner, les reprendre, les mettre en bonne lumière ! C'est un travail qui tue les nerfs.

Et ils s'en passeraient les pauvres ! Ils sont à vif. Un rien y déclenche des ondes électriques. Je m'efforce pourtant de réagir. Je me diverte en couvrant les continents humains de lettres. J'en ai écrit plus de quarante depuis mon retour au pays des Ombres. À Bedel, qui m'a envoyé une épître charmante, je réponds gracieusement. Je lui envoie des vers et je les lui dédie. Je compte l'aller voir s'il m'y invite. Je le chaufferai. Sois-en sûr. Tes paroles, à son sujet, ont le parfum de la sagesse. De même pour les poésies. Tout va dépendre du roman que je porte en mon sein. Il faut prier Dieu et Jésus que la vie me soit un peu douce pour que je puisse le finir. Mais le sera-t-elle ? Mon vieux, je n'ai pas là-dessus grande espérance. Je ne me plains pas de mon lot. Il y en a de pire. Mais, vois-tu, je peux te l'avouer à toi et à toi seul : je ne suis pas heureux. Je me suis réconcilié avec ma mère. Je l'ai vue quatre fois, en tout huit ou dix heures. Elle n'a pas changé. Elle s'installe immédiatement dans la situation, au centre. De là chez moi, une dureté, une réserve, une froideur qui ne sont pas dans ma planète. On s'est vu, j'ai tout aussitôt imposé le silence sur certains projets et ma volonté sur le reste.

On a partagé l'argent, à mon gré. Et je n'ai donné aucun espoir. Je verrai ma mère. Je n'habiterai jamais avec elle. Toujours ce feu d'orgueil qui l'alimente. Rien n'y fait. La voilà retournée à Lourmarin. Mes avertissements, inutiles. Aussitôt des déboires. Le chien est mort. On l'a empoisonné. C'est du moins elle qui le crie. Mais le chien est mort de vieillesse. Le docteur, un voleur. Le notaire, un fripon. L'hôtelier, un bandit. La mercière, une garce. Le pasteur, un gros égoïste. Sa femme, une goujate. « Je suis seule au monde, voilà. – Oui, tu es seule ».

Mais cela me serre le cœur. Il n'est pas de pierre. Et, pour moi, retourner à Lourmarin, crois-tu que ce soit un plaisir ? – J'ai maintenant une chambre au château. Me vois-tu y logeant et prenant mes repas au restaurant, tandis que ma mère serait à cent mètres de moi, seule ? Je voudrais qu'elle s'en aille, à Aix, à Marseille, à Toulon. Je lui fais une rente. Elle peut vivre ; certes, je le sais bien, elle souffre. Elle a tué le bon-

heur d'un seul coup, ce bonheur qu'elle ne tuait qu'à petit feu. Hélas ! Mais le mal est profond, intus et in cute.

(...)

Jean, mon cher vieux, il faut m'écrire. Ce n'est pas aux amis de Lourmarin, comme tu le penses, que je puis faire ces confidences. Du reste, ils ne sont pas tournés vers ces angoisses intérieures. Ils ont horreur de ce que je fais. Ils méprisent les chants d'Irénée. On me l'a dit. Nul n'est prophète... Quant à Irénée elle-même, et je parle de celle en chair, j'ai appris, par Zerbi, de telles histoires sur son compte que je n'ai vraiment plus de scrupules à avoir décrit ces chorégraphies capriotes. Freud serait bien content de moi. Tout cela, du reste, me laisse absolument indifférent. Qu'elle nourrisse des chiens lévriers au beefsteack et au champagne ; je n'y vois que l'inconvénient du ridicule et le signe de l'ingénuité. Il paraît que des jeunes gens grimpent aussi à sa fenêtre. Beati loro ! Le drôle, c'est qu'on annonce sa venue. Peut-être même est-elle déjà à Capri. Pauvres petits !

Je pense, au fond, qu'elle va rater sa carrière.

Cher vieux frère, je clos ma lettre. Il pleut – pour changer. Il pleuvra toujours

« J'ai beaucoup aimé *Sur la mort d'un chien*. C'est un très bon Grenier. J'ai des regrets de chien (si j'ose dire) sur le cœur – et j'aurais dû le dire. Tu l'as dit pour tous. Un reproche : ton passage anti-chat. C'est exagéré. J'aime le chat. » Lettre n°133, avril 1958.



dans ce pays. J'attends une lettre rapide. Je m'ennuie. Je ne sors plus guère. Je n'entends rien. Je ne suis rien. Je bois, je mange. Tout cela finira très mal. Je t'embrasse.
Enrico

Henri Bosco chez lui à Rabat, au Maroc, dans les années 1950. © DR.

Portrait

Henri Bosco

Par Corinne Amar

« Qui n'a eu le désir, et même l'ambition, une fois au moins dans sa vie, d'écrire un livre pour enfants ? » confiait Henri Bosco dans une étude intitulée *Les enfants m'ont dicté les livres que j'ai écrits pour eux*.¹ 1945 marquait un tournant dans sa carrière romanesque : il faisait paraître cette même année, *Le Mas Théotime* – couronné par le prix Renaudot – et son roman le plus célèbre, *L'Enfant et la rivière*.

Henri Bosco (1888–1976), qui mena parallèlement une carrière d'enseignant et de romancier, fut à raison ou à tort, enfermé dans la catégorie des écrivains pour enfants. Né à Avignon, l'écrivain portait en lui la mémoire des terres méridionales. Dans ses romans, la Provence n'est pas seulement un décor, elle est une présence vivante, spirituelle. Cette atmosphère singulière, on la retrouve dans *Le Mas Théotime* : une intrigue apparemment simple, traversée par la nature. Le récit s'inscrit dans une temporalité, avec une chronologie des saisons marquée par les travaux agricoles, toute une poétique de la terre. De même, dans *Le chemin de Monclar* : « C'était le monde de mon âme, un monde précis, et qui vivait sans impatience, un monde ami de ses propres confins, attaché à sa glèbe, un monde favorable à la lenteur, à la persistance, au secret, un monde fait depuis longtemps aux travaux, aux peines, aux joies de la fidélité et du silence. »² Et dans *L'Enfant et la rivière*, l'enfance est aussi ce territoire initiatique où la nature guide l'âme. Henri Bosco a trois ans, lorsque ses parents quittent la ville et

s'installent dans la banlieue. Il grandit dans un environnement rural et familial qui le marque. Enfant unique et souvent solitaire, il est sensible à ce que lui apportent ses deux parents – même si son père, artiste lyrique, est souvent absent et revendique sa solitude d'artiste. Dans *Le Chemin de Monclar*, Bosco évoque la figure de ce père, souvent muré dans son silence, souvent impassible, perdu dans une contemplation secrète à laquelle le fils n'a pas accès. Cette distance entre l'homme taciturne et l'enfant silencieux crée une double peine : celle de se sentir exclu des pensées et des sentiments paternels. Pourtant, l'enfant est fasciné par les contes que lui invente ce père et qui ouvrent en lui un espace prodigieux de rêverie. Par ailleurs, si la campagne, par ses attraits le fascine, il lui reconnaît aussi un aspect parfois ennuyeux qui l'oblige à s'évader par l'imagination autant qu'il le peut. De sa mère, il dira qu'elle est d'un caractère diamétralement opposé à celui de son père : enjouée, autoritaire, elle met en ordre le monde, l'organise, surprotège le sommeil difficile de l'enfant. Elle est soucieuse en toutes choses, mue par une trop grande sensibilité qui affecte la famille.

Écrivain, Henri Bosco n'a eu de cesse de revisiter dans son œuvre romanesque les lieux originaires de sa naissance, de sa jeunesse en Avignon. Le « Mas du Gage », dans le quartier de Monclar est le lieu d'enracinement de l'enfant. Auteur d'une trentaine de romans et récits poétiques, Bosco demeure attaché à cette enfance avignonnaise et associé à une Provence visionnaire :



Henri Bosco
© DR.

« De 1920 à 1930, il est détaché à l'Institut français de Naples. Il y donne des cours d'italien. Il écrit des poèmes marqués par la Provence. Pendant cette période, il rencontre l'écrivain et philosophe Jean Grenier. »

celle des rivières, des songes et du silence. « Il n'y a que cela qui compte pour moi, la campagne. J'en ai gardé le besoin et l'amour toute ma vie [...]. Je me dis donc parfois que j'ai été un bout de campagne jadis », écrit-il au début d'*Un oubli moins profond*, le premier tome de ses souvenirs – un voyage dans son enfance, sans déroulement vraiment chronologique de sa vie. L'adolescent est interne au collège d'Avignon, ville qu'il ne quitte pas, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On le destine à une carrière musicale, il suit des cours de musique au conservatoire. Il choisira finalement la carrière d'enseignant. Quand il n'étudie pas, il aime regagner la campagne maternelle et solitaire de chez lui au « Mas du Gage », entre Durance et Rhône, cet univers intime qu'il désigne comme « le monde de son âme », et qui est aussi l'occasion de retrouver l'enfant qui subsiste encore en lui.

Agrégé d'Italien en 1911 après des études à l'Université de Grenoble, il enseigne en lycée, à Avignon, puis à Bourg-en-Bresse, puis en Algérie. Entre 1914 et 1918, mobilisé, il devient sergent interprète dans l'Armée d'Orient. De 1920 à 1930, il est détaché à l'Institut français de Naples. Il y donne des cours d'italien. Il écrit des poèmes marqués par la Provence. Pendant cette période, il rencontre l'écrivain et philosophe Jean Grenier (1898-1971), lui aussi collègue à l'Institut français de Naples. Ils se lient d'une amitié intellectuelle profonde, fondée sur une même sensibilité méditerranéenne – Bosco, enraciné en Provence, Grenier, marqué par la Méditerranée et l'Algérie. Ils ont une commune exigence spirituelle et cet attachement presque métaphysique à la lumière, aux paysages, au silence. Lorsqu'en 1927, Jean Grenier devenu secrétaire chez Gaston Gallimard, aura en charge les manuscrits pour les éditions de *La Nouvelle Revue française*, il recommandera la publication du deuxième roman

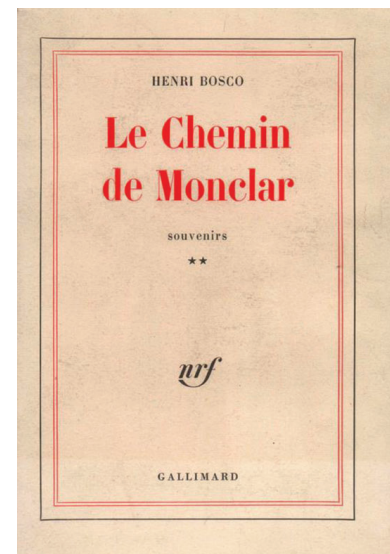
de Bosco, *Irénée*. En 1922, l'historien et industriel Robert-Laurent Vibert invite Henri Bosco, alors professeur à Naples, à Lourmarin, en Luberon, pour l'été, dans le château dont il a fait l'acquisition quatre ans plus tôt, parce qu'il cherchait un lieu où réunir ses amis intellectuels ou artistes, « une citadelle du Génie méditerranéen ». C'est l'époque où Bosco écrit son premier roman *Pierre Lampédouze*, récit initiatique qui se passe en Provence et à Avignon et finit dans ce château de Lourmarin. Il y met la touche finale en juin 1923, lors de son deuxième séjour au château qui a été élu la « Petite Villa Médicis de Provence ». Parmi les lieux de Provence qui comptent pour Henri Bosco, le village de Lourmarin se distinguera particulièrement, source d'inspiration et lieu de résidence pendant plusieurs décennies. Il épouse Madeleine Rhodes le 16 juillet 1930. De 1931 à 1955, c'est la période marocaine où se situe l'ensemble de sa carrière, car il enseigne les Lettres classiques à Rabat. Au Maroc, il s'ouvre à une sensibilité particulière, à des courants intellectuels et spirituels qui nourrissent sa culture gréco-latine. C'est au Maroc qu'il rédige la plupart de ses livres, même si le Maroc n'y tient qu'une petite place, hormis un roman, *L'Antiquaire*, quelques poèmes, des articles. En 1945, après son Prix Renaudot, il décide de prendre sa retraite anticipée, mais reste au Maroc une dizaine d'années, car c'est un pays qu'il aime profondément. En 1955, il quitte le Maroc avec sa femme, s'installe définitivement à Nice. Henri Bosco a tenu, de 1930 à sa mort en 1976, un important journal intime, auquel il fait le plus souvent référence sous le titre de *Diaire* (un journal inédit, à l'exception d'extraits publiés dans différents volumes des *Cahiers Henri Bosco*). Il y évoque le fait qu'il écrit des histoires d'enfant pour se souvenir, pour son plaisir ou, plus précisément, pour le plaisir de l'enfant qui survit en lui et qu'il invente. « Car en me rappelant

l'enfance que j'ai eue, je ne peux pas m'empêcher de me rappeler aussi l'enfance qu'alors je rêvais quelquefois d'avoir – l'enfance que je n'avais pas. »³

1. Sandra L. Beckett, *Écrire pour les enfants en rêvant l'enfance avec son « compagnon de songes »*, « Rêver l'enfance », Henri Bosco, Cahiers Robinson, n°4 – 1998, p.187.

2. Henri Bosco, *Souvenirs II, Le chemin de Monclar*, Gallimard, 1962, p. 10.

3. Henri Bosco, *Diaire inédit*, juin 1958, in « Rêver l'enfance », Henri Bosco, Cahiers Robinson, n°4 – 1998 (quatrième de couverture).



Henri Bosco
Souvenirs II, Le chemin de Monclar,
Éditions Gallimard, 1962

Mark Twain

Lettres d'amour à Olivia

Par Gaëlle Obiégly

C'est à de fréquentes et pénibles séparations que nous devons la lecture d'une correspondance des plus émouvantes. Celles de deux âmes-sœurs issues de mondes sociaux aux antipodes. Leur amour fou débouche sur une vie conjugale marquée par la tendresse, l'union, l'entraide.

« Livy chérie, quelle bouffée d'amour apporte un peu de séparation ! », Mark Twain écrit ceci en 1874 à celle qu'il a épousée en 1870. Auparavant, il lui a envoyé une quantité de lettres, certaines sont très longues. Il a regretté aussi de ne pas exprimer en sa présence l'intensité de son amour. Au fond, les lettres sont surtout pour lui l'occasion de dire son amour. On voit ses déclarations évoluer au cours de leur relation mais leur amour ne varie pas, lui.

Dans les premières lettres, il la nomme sa sœur. Il se désigne comme son frère. C'est une façon de nommer des liens profonds. En 1868, il a trente-deux ans. Il se considère comme d'un grand âge. Il y a des ratures dans ses lettres et il les commente. « ~~Au revoir — que la paix et la prospérité soient avec vous.~~ Je n'ai pas raturé ces mots pour exciter votre curiosité ou pour vous faire enrager, mais parce que c'était superflu ». Les ratures témoignent d'une propension au repentir. De fait, il exprime des regrets, de la honte dans ses premières lettres et se rabaisse constamment. Olivia lui apparaît comme incarnation de la perfection. Il lui rend compte aussi d'une rencontre avec un homme qui lui a parlé de l'importance de

la prière. S'il a été sensible à ses propos, c'est parce qu'ils entrent en résonance avec la foi de son amoureuse. Cet homme lui a fait l'éloge de la prière gratuite, désintéressée. C'est à marquer d'une pierre blanche : je me suis fait un ami, écrit-il. Il s'agit du révérend Twichell. Son nom reviendra dans les lettres à différentes époques de son histoire d'amour avec Olivia. Il a du mal à trouver des mots suffisamment forts pour dire combien il a de considération pour l'homme qu'il vient de rencontrer et avec lequel il noue également des liens profonds. Ce pasteur, congrégationaliste à Hartford, Connecticut, restera l'un des plus proches amis de Twain durant toute sa vie. Il a fait sa connaissance au cours d'une fête paroissiale. La correspondance contient de nombreuses descriptions de rencontres marquantes. L'auteur des *Aventures de Huckleberry Finn* apparaît comme un homme généreux et touché par les attitudes des personnes vues au cours de ses déplacements à travers l'état puis le pays puis le monde.

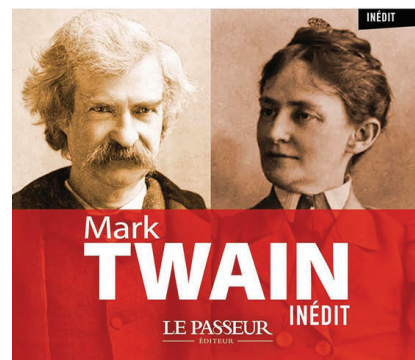
Samuel Langhorne Clemens, connu sous son nom de plume Mark Twain, va de ville en ville pour donner des conférences. C'est ce qui l'amène à voyager autant. Ses conférences ont tellement de succès qu'il est de plus en plus demandé. Il est donc souvent loin d'Olivia. Jusqu'à la fin, les lettres seront l'occasion de lui dire son amour. Ce qu'il ne parvient pas toujours à lui exprimer de vive voix, semble-t-il. Pourtant,

« Véritable performeur, et peut-être précurseur du stand-up, Twain a mis au point un style oral qui le distingue des nombreux conférenciers de son époque. »

MARK TWAIN

*Mon petit ange
Breveté*

Lettres d'amour à Olivia



ce n'est pas un homme timide. Son succès de conférencier en témoigne. On voit, au fil des semaines, son importance croître. Les déplacements sont de plus en plus nombreux. Il attire les foules. Ainsi, il parle à Providence devant 1800 personnes dans une salle qui ne compte que 1500 sièges. « Donne grande satisfaction. Mais ce soir, ma chérie... ce soir c'est le hic. Impossible de dire vraiment comment je m'en sortirai. Ils veulent que je revienne parler à Providence cette saison ; je leur ai dit que je n'avais pas de disponibilité. » Une autre fois, quelques jours plus tard, dans une autre grande ville, il se produit dans une salle immense où l'on a dû refuser plusieurs centaines de spectateurs, car il n'y avait plus de sièges. Ce qu'il appelle ses « pèlerinages » lui coûte beaucoup. À ses succès, il préfère l'intimité du foyer, le repos auprès d'Olivia. Malgré sa vie de tournées, ils sont parvenus à fonder une famille. C'est Olivia, dite Livy, qui tient la maison. Mark Twain s'en remet à elle pour de nombreux aspects de sa vie aussi bien professionnelle, domestique, spirituelle. Certes, cette correspondance est avant tout un échange amoureux. Néanmoins, les allusions à ses tournées et conférences sont à foison. Que nous apprennent-elles sur Mark Twain ? Où ont lieu ses conférences ? À quelle fréquence ? On peut le suivre grâce aux dates et indications topographiques de chaque lettre. Et souvent il donne des éléments concrets sur les conditions où il se trouve, sur son humeur aussi et ses difficultés à travailler. Nous apprenons qu'il apprend ses interventions par cœur. Comme un acteur, de fait. Il a contribué à faire de l'écrivain une figure publique médiatique, bien avant l'ère des médias de masse. Les journaux, notamment le *Times*, reproduisent ses conférences et tentent, par une certaine ponctuation, de restituer sa manière traînante de parler. Contrairement aux conférenciers traditionnels, souvent solennels, Twain adopte

un débit lent accentuant l'effet comique. Les lettres évoquent le rire suscité par ses monologues très travaillés dans leur écriture comme dans leur interprétation. Véritable performeur, et peut-être précurseur du *stand-up*, Twain a mis au point un style oral qui le distingue des nombreux conférenciers de son époque. À l'époque, les États-Unis connaissent un âge d'or des lectures publiques. Des écrivains, explorateurs et humoristes parcouraient le pays. Les conférences étaient alors un divertissement populaire majeur. Et elles constituaient une source de revenus importante et représentaient une nécessité financière pour Twain. Il a très vite compris que son humour oral était aussi puissant que son écriture. Il travaille ses interventions dans la solitude de ses chambres d'hôtel avant d'écrire, au coucher, ses lettres à Olivia. Sur scène, devant des milliers de spectateurs, il raconte, il digresse, il commente sur un ton détaché, d'un sérieux artificiel et avec un visage impassible se livre à des absurdités. Dans ses lettres, c'est un amoureux excessif. Il écrit de très longues lettres, c'est plus fort que lui, du moins les premiers temps de leur amour. Et si elles se raréfient à certains moments, l'expression de son amour, elle, demeure centrale et tendre. Ils sont d'ailleurs mutuellement tendres. Olivia, qu'on aurait envie d'appeler nous aussi Livy, tant cette correspondance nous invite à l'affection, apparaît à la moitié de l'ouvrage. En personne, pourrait-on dire. Car, jusqu'alors, elle n'existe que sous la plume de l'homme qui la vénère. Et soudain, elle est là. Elle répond ; elle parle à son tour. On s'est fait une idée de cette femme. On a cru à une créature angélique. Elle est simple, concrète, affectueuse. Elle déplore l'absence de son aimé, elle raconte un peu ses activités domestiques, le soin au bébé, les jeux des enfants, ses visites et elle manifeste une certaine sagesse. Elle incite son époux fraternel à

lui apprendre à avoir l'esprit « pas de souci ». Car, dit-elle, il n'y a rien de plus préjudiciable au bonheur d'une famille qu'une femme qui se fait du souci...

Mark Twain et Olivia se soutiennent. Bien que souvent séparés, ils s'accompagnent dans leurs actions et méditations quotidiennes. Elle exerce une influence sur la vie spirituelle de l'écrivain qui, grâce à elle, se rapproche de la religion. Elle contribue à ses succès. Et la seule motivation pour laquelle ce grand fumeur renoncerait au tabagisme tiendrait à « Livy Chérie ». « J'ai raisonnablement peur qu'un jour, tu me demandes d'arrêter de fumer, mais si tu le fais, tu le feras avec tant de grâce, malgré tout, que tu réussiras à me convaincre que je ne voulais plus fumer ! »

Mark Twain
Mon petit ange breveté
Lettres d'amour à Olivia

Traduit et présenté par
Thierry Gillyboeuf
La Passeur Éditeur,
22 janvier 2026

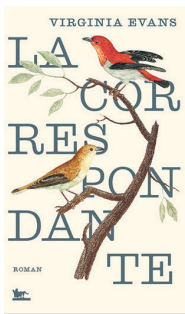
Avec le soutien de



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Romans



Virginia Evans **La Correspondante**

Traduction de l'anglais (États-Unis) de Leïla Colombier. Sybil Van Antwerp, divorcée, retraitée d'une brillante carrière dans le droit dans le Maryland, écrit des lettres et des emails à toutes sortes de destinataires. À ses proches, aux écrivains qu'elle estime, aux deux hommes qui la courtisent, au fils d'un ancien collègue juge dont elle est la confidente ou encore à un réfugié syrien ingénieur qu'elle souhaite aider professionnellement. Depuis que

ses parents adoptifs lui ont remis, quand elle avait huit ans, la lettre de sa mère biologique, elle est obsédée par ce besoin de se connecter aux autres par l'écriture. Ça lui est plus aisé que de s'exprimer de vive voix. La maladie qui lui fait perdre la vue la terrifie, elle qui ne peut se passer de lire ni d'écrire. Au fil des missives, la septuagénaire, au premier abord très sûre d'elle et des principes qui structurent son existence, lève le voile sur ses failles, sur ses émotions et sur les fantômes qui la hantent. Brisée par la mort de son deuxième fils, enfant, elle s'est jetée à corps perdu dans le travail pour ne pas sombrer. Une certaine distance affective s'est alors instaurée avec ses enfants, son couple a explosé. « Il n'y a, je crois, que deux issues possibles au chagrin partagé : soit on s'accroche désespérément l'un à l'autre et on résiste de toutes nos forces, soit on baisse les bras, et aussitôt s'érige un mur trop haut pour être franchi. », confesse-t-elle à l'écrivaine Joan Didion, dont elle admire la justesse de pensée déployée dans *L'Année de la pensée magique* et dans *Le Bleu de la nuit*, livres consacrés à la perte de son mari et de sa fille. Véritable best-seller outre-Atlantique, traduit en treize langues, *La Correspondante* esquisse, avec profondeur et légèreté, le portrait d'une femme qui fait un bilan lucide de son existence, déterre des questionnements enfouis, pour enfin s'ouvrir aux autres. Avec ce premier roman épistolaire, Virginia Evans sonde la fragilité des liens humains et souligne l'importance des mots sur le cours de nos vies. Éd. La Table ronde, Quai Voltaire, 336 p., 22,50 €. **Élisabeth Miso**



Laura Alcoba **Minuit à bord. Enquête romanesque**

« Dès que j'avais appris son existence, il m'avait fascinée. Chaque nouveau détail de sa vie, tout ce que je découvrais à son propos agissait sur moi comme un aimant. » En résidence d'écriture, dans l'hôtel du Belvédère à Cerbère, Laura Alcoba met à plat tout ce qu'elle a collecté, depuis des années, sur Benjamin Fondane, poète, philosophe et essayiste, d'origine roumaine, mort à Auschwitz en

1944. C'est comme si ce palace des années 1930, aux allures de paquebot, qui accueillait les voyageurs en transit vers l'Espagne, laissé à l'abandon après la Seconde guerre mondiale, s'offrait à elle comme le lieu idéal où déplier l'histoire de ce brillant homme de lettres et de *Tararira*, son film perdu. Né Benjamin Wechsler, en Roumanie en 1898, il grandit dans une famille juive de commerçants et d'intellectuels, porté par l'amour indéfectible de ses parents et de ses deux sœurs. Arrivé à Paris en 1923, il fréquente un temps les Surréalistes avant de se rapprocher étroitement du philosophe russe Léon Chestov. Avec sa femme Geneviève et sa sœur Line, qui l'a rejoint en France, ils forment un trio inséparable. En 1929, il rencontre chez son ami Chestov, Victoria Ocampo qui l'invite à donner, la même année, à Buenos Aires, une série de conférences autour des films d'avant-garde qui l'électrissent. Il traverse à nouveau l'Atlantique en 1936, pour tourner, toujours grâce à Victoria Ocampo, un film au budget ambitieux. *Tararira* ne sortira jamais sur les écrans. Ne restent que des bribes de pellicule. « Ce qui nous est parvenu est tellement bref, tellement beau et fragile. », que Laura Alcoba a voulu enquêter sur cette incompréhensible disparition. Elle s'est plongée dans ses cahiers de notes, dans les livres, les poèmes, dans la correspondance de Fondane avec Victoria Ocampo, avec Line et Geneviève. Elle a réécouté les interviews, réalisées en 2017 à Paris et à Buenos Aires, de personnes susceptibles de l'aider à élucider cette énigme cinématographique. Entre passé et présent, entre la France et l'Argentine, entre bâtiment Art déco d'inspiration maritime et paquebot sur l'Atlantique, Laura Alcoba traque les mystérieux fils qui la relient à l'auteur du *Mal des fantômes*. Éd. Gallimard, 210 p., 20 €. **Élisabeth Miso**

Les romans et récits qui font l'objet d'une chronique dans cette rubrique sont biographiques ou autobiographiques : des récits de vie ou encore des romans dans lesquels la lettre est le vecteur d'une histoire qu'elle structure. Les ouvrages répertoriés ici ont tous un lien avec l'écrit intime.

Récits



Chico Buarque Un gamin à Rome

Traduction du brésilien de Mathieu Dosse. En 1953, l'historien et critique littéraire Sérgio Buarque de Holanda quitte, avec sa femme et leurs sept enfants, São Paulo pour Rome où il doit occuper un poste d'enseignant universitaire jusqu'en 1955. Son fils, le célèbre musicien et écrivain Chico Buarque, raconte ici ses souvenirs d'enfance dans la capitale italienne. Bien des choses

peuvent sembler déconcertantes à un petit garçon de neuf ans qui se familiarise avec un pays inconnu dont il ne maîtrise pas la langue. La plus surprenante, à ses yeux, c'est l'absence de personnes noires. Dans ce nouveau décor, il a conscience d'être perçu comme un étranger et cherche à se fondre parmi les autres. « [...] comme il n'y avait jamais non plus la moindre allusion au Brésil dans les pages intérieures des journaux italiens, je m'étais résigné à être vu comme un natif d'un pays insignifiant, parlant une langue moribonde, lointaine cousine d'un dialecte génois. » Il fréquente une école américaine et devine ce qui le sépare des autres élèves qui arrivent et repartent dans d'élégantes voitures. L'italien, il l'apprend dans la rue, dans les scènes qu'il saisit en sillonnant la Ville éternelle sur son vélo nickelé, dans les journaux et avec Amadeo, le fils de l'épicière avec qui il joue au football. Chico Buarque se remémore les craintes et les enthousiasmes qui l'occupaient alors : sa peur du Pape Pie XII, les poèmes qu'il écrivait à Sandrene, qui avait pour lui le visage de Leslie Caron dans *Lili*, sa fascination pour le papier peint-planisphère de la chambre qu'il partageait avec ses deux frères, ses premiers émois érotiques en espionnant la professeure d'italien de son père ou en dansant avec l'actrice Alida Valli, la mère d'un de ses camarades de classe. L'auteur-compositeur-interprète de *Essa Moça Tá Diferente* entremêle, dans son récit, images du passé et impressions récentes sur les lieux qui ont abrité cette période de son enfance. Lui qui avait renoncé à l'époque à tenir un journal de son quotidien romain a trouvé le ton délicieux sur lequel faire résonner en lui cette expérience culturelle et linguistique qui a aiguisé sa curiosité intellectuelle et sa sensibilité. Éd. Métailié, 160 p., 18 €. **Élisabeth Miso**



Mathieu Simonet
Le grain de beauté



Mathieu Simonet, Le grain de beauté. L'auteur raconte les quinze ans de vie commune avec Benoît, l'homme qu'il a épousé peu après l'adoption de la loi sur le mariage pour tous en France. La mort de Benoît, due à un cancer issu d'un grain de beauté, constitue le point de départ d'un travail de deuil, de retour sur soi, d'écriture intense. À commencer par les premières années, puis leur mariage, l'époque miraculeuse d'amour, d'harmonie, de complicité. « Cet âge d'or de notre relation s'est fissuré en mai 2017, quelques jours avant nos anniversaires respectifs. Il allait bientôt avoir quarante-quatre ans. » Avec la maladie, puis la mort, l'absence, la souffrance, l'auteur décide de se confronter à ses souvenirs pour essayer de comprendre l'homme qu'il aimait – pudique, discret, amoureux –, de revisiter leur histoire et même, de restituer la part manquante dans l'histoire de Benoît : explorer les « zones d'ombre de sa vie ». Il cherche à retrouver ses amis d'enfance, le premier amour, découvrir son journal intime, telle une façon à lui de continuer à faire exister une vie. Il tente d'autres rencontres, pour se sentir vivant, désirable, désirant, à nouveau. Mathieu

Simonet mêle émotion et réflexions sur sa découverte de Benoît intime, ses rencontres avec d'autres endeuillés, le choix du cimetière et les funérailles, les transformations de sa propre vie — déménagement, changements, possibilité d'honorer l'être aimé tout en continuant à vivre. Le roman s'appuie sur les relations humaines, analyse l'identité du couple et ce qui constitue réellement une vie à deux. Il dit le deuil et la manière personnelle de le vivre, la mémoire et le souvenir, la reconstruction de soi après une perte profonde, la façon dont l'amour continue d'habiter la vie des vivants. Éd. Philippe Rey, 352 p., 22 €. **Corinne Amar**

Autobiographies

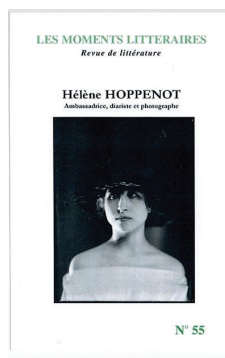


Marianne Jaeglé L'ami du Prince

C'est une très longue lettre que le philosophe stoïcien Sénèque écrit à son ami Lucilius, où il met en scène, en un récit historique et dramatique, les dernières heures de sa vie. Ancien précepteur et conseiller de Néron, il est accusé d'avoir participé à un complot contre l'empereur. La sentence tombe : il doit mourir, et lui-même se donner la mort. Il s'enferme alors, dans sa bibliothèque pour réfléchir.

« Le seul bruit qui me parvient est celui de la plume qui crisse doucement sur le parchemin. Combien j'ai aimé être de ce monde, Lucilius... Je m'interromps, le temps d'un coup d'œil jeté dans le jardin : non, je n'ai pas rêvé. Les soldats sont bien là, postés alentour, exigeant ma mort. » Plusieurs années durant, il fut « l'ami du prince », le conseiller intime du jeune Néron – autrement dit, celui qui se tient au plus près du pouvoir, dans une position qu'il savait aussi prestigieuse que périlleuse. Lui qui avait tenté de guider son élève vers un règne modéré et juste, qui avait été écouté dans les premières années du règne de Néron espérait infléchir le pouvoir. Mais à mesure que l'empereur s'enfonce dans la violence et la démesure, l'illusion d'une influence bénéfique s'effrite. Soupçonneux, violent, imprévisible, Néron s'éloigne peu à peu des principes stoïciens. Lorsqu'éclate la conjuration de Pison, l'empereur voit des ennemis partout. Même son ancien maître ne lui inspire plus confiance. L'ordre de suicide est à la fois un acte politique et une trahison intime : l'ami devient suspect. Comment rester fidèle à une philosophie de la maîtrise de soi, du détachement et de la vertu, lorsqu'on évolue dans l'entourage d'un souverain imprévisible et bientôt tyrannique ? Le roman restitue la complexité morale de Sénèque. Son retrait progressif puis sa chute apparaissent comme les étapes d'un itinéraire tragique et surtout, d'une impuissance à changer le cours de l'Histoire. Éd. Folio Gallimard, 305 p., 8,60 €. **Corinne Amar**

Revue



Les Moments littéraires n°55

La revue de l'écrit intime

Hélène Hoppenot

Ambassadrice, diariste et photographe

Ce numéro des Moments littéraires est entièrement consacré à Hélène Hoppenot.

Née à Paris en juillet 1894, Hélène Delacour épouse, en 1917, Henri Hoppenot, diplomate. Elle suivra son mari dans ses différents postes (Rio de Janeiro, Téhéran, Santiago du Chili, Berne, Beyrouth, Berlin, Pékin, Paris,

Montevideo, Washington, Berne, New-York, Saïgon). L'aventure commence en avril 1917 quand son mari est nommé secrétaire d'ambassade à Rio de Janeiro ; le couple rejoint le ministre plénipotentiaire Paul Claudel et son secrétaire personnel Darius Milhaud.

Dès Rio, Hélène Hoppenot tient son Journal intime où elle y raconte ses coups de cœur devant des superbes paysages, ses révoltes face à la misère et brosse les portraits des hommes politiques ou des artistes qu'elle rencontre. Pendant les quatre années en Chine, elle remplacera sa plume par un Rolleiflex car « ce qui est parfait ne se raconte pas » et c'est par la photographie qu'elle captera la vie quotidienne, les paysages, les traditions et les monuments. De cette période, elle tirera un livre de photos (*Extrême-Orient*). Par la suite, trois autres livres seront publiés.

Au sommaire du n°55

Après un portrait d'Hélène Hoppenot par Marc Mousli, le numéro propose d'entrevoir son Journal. Tout d'abord, avec un portrait de Romain Gary élaboré avec les nombreuses entrées du Journal consacrées à cet écrivain qui fut nommé, en 1950, à l'ambassade de France à Berne alors qu'Henri Hoppenot était ambassadeur. Il s'en suivra une longue amitié entre l'écrivain et le couple.

Ensuite, vous découvrirez le talent d'Hélène Hoppenot pour croquer en quelques phrases les personnalités qu'elle côtoie (Louis Aragon, Joséphine Baker, Georges Bidault, Brancusi, Blaise Cendrars, Winston Churchill, Paul Claudel, Colette, Charles de Gaulle, Saint-John Perse, André Malraux, François Mauriac, Darius Milhaud, Henry de Monfreid, Pablo Picasso, Jean-Paul Sartre, Érik Satie...).

Le portfolio regroupe une dizaine de portraits d'Hélène Hoppenot réalisés par Henri Hoppenot, Paul Claudel et Marie Roberte Dolléans-Guignard.

Pour appréhender les différentes facettes de cette personnalité, la rédaction a demandé à Olivier Barrot de raconter sa première visite à Hélène Hoppenot, durant laquelle il fut d'emblée saisi par la collection de tableaux que le couple avait constituée : Picasso, Max Ernst, Masson, De Chirico, Juan Gris, Matisse, Braque...

Béatrice Mousli nous fait découvrir les états d'âme d'Hélène Hoppenot concernant la tenue de son Journal (« Une fois de plus, je m'interroge ; pourquoi ai-je noté cette visite ? tout

cela est si insignifiant et inutile... Pour m'occuper un laps de temps, ce temps si long parfois ? Sachant que, bientôt, j'écirai le mot "fin" au bout d'une page de cet inintéressant Journal ! » puis sur sa conservation « pour qui ? et pour quoi ? » se demandait-elle.

Tania Cavassini, ambassadrice de Suisse à Paris, nous livre ses impressions à la lecture des notes d'Hélène Hoppenot sur la relation diplomatique entre la Suisse et la France vu d'un « angle rarement choisi : la vie intime d'un couple qui fait équipe pour accomplir la mission confiée à un seul des deux ; à une époque où il était tout naturel que Madame accompagne Monsieur l'Ambassadeur, sans aucune autre forme de compensation ou de rétribution, hormis de recevoir le titre honorifique de Madame l'Ambassadrice. »

Claire Paulhan, dont la maison d'édition a publié le Journal en 4 volumes (le dernier a été couronné par le Prix Clarens du journal intime 2024) évoque le travail au long cours de cette publication.

La chronique d'Anne Coudreuse consacrée au 4e volume du Journal clôture ce numéro.

<https://www.lesmomentslitteraires.fr/>

Articles sur le Journal d'Hélène Hoppenot parus dans FloriLettres :

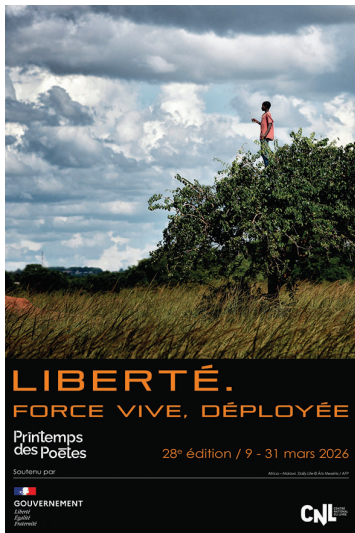
[Hélène Hoppenot, Journal 1940-1944. Par Gaëlle Obiégly édition avril 2019](#)

[Hélène Hoppenot, Journal 1945-1951. Par Gaëlle Obiégly édition décembre 2024](#)

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Festivals



Le Printemps des Poètes 2026 • 28^e édition Du 9 au 31 mars 2026

Du 9 au 31 mars 2026, dans tous les territoires de France et dans plus de 50 pays à travers le monde, le Printemps des Poètes, avec 17 millions de participants nationaux en 2025, fédérera de nouveau une diversité d'énergies et une multiplicité de talents autour de la célébration de la poésie.

Avec pour thème de cette 28^e édition – **Liberté. Force vive, déployée.**

Comme pour chaque édition, l'écriture sera au cœur des actions organisées. Le Printemps des Poètes se propose d'organiser au Musée de La Poste, à la fin de l'année 2026, 4 ateliers d'écriture menés par 4 auteurs contemporains.

Isabelle Adjani est la marraine de cette 28^e édition.

Intervenants, acteurs, interprètes : Isabelle Adjani, MC Solaar, Clément Hervieu-Léger, Nimrod, Antoine Mouton, Seyhmus Dagtekin, Jean-Michel Espitalier, Virginie Poitrasson, Jean Portante (Luxembourg/France), Lisette Lombé (Belgique), Johanna Hess, Axel Sourisseau, Laura Vazquez, Victor Malzac, Louis Peccoud, Albane Gellé, Laure Cambau, Lise Gauvin (Québec), etc.



La Semaine de la Poésie de Clermont-Ferrand Du 14 au 21 mars 2026

Depuis 39 ans, l'association développe des actions qui favorisent la rencontre entre les poètes et les publics à l'occasion de son festival annuel, La Semaine de la Poésie, qui s'inscrit dans la dynamique de la manifestation nationale Le Printemps des Poètes.

L'objectif est de sensibiliser les publics (scolaires, grand public, publics empêchés à l'hôpital et en détention) à la poésie contemporaine à travers la rencontre avec celles et ceux qui l'écrivent, afin de garantir aux habitants les mêmes droits d'accès à la culture. Des lectures, des échanges, des ateliers de pratique d'écriture poétique seront organisés dans près de 70 classes, de la maternelle à l'université.

Le périmètre d'intervention des poètes est vaste et étendu. Ces rencontres se dérouleront en région Auvergne-Rhône-Alpes, en milieu rural et urbain, dans des classes des Quartiers Politique de la Ville, à l'hôpital, en détention.

L'association vise à dynamiser le territoire et contribue à sa vie culturelle notamment grâce à de nombreux partenariats avec des structures et des associations locales dans des champs et des disciplines diverses et complémentaires.

Les poètes conviés à y prendre part : Marc Blanchet, Alexandru Bulucz, Séverine Daucourt, Aurélien Dony, Mohammed El Amraoui, Sébastien Fevry, Emmanuel Flory, Albane Gellé, Élisabeth Granjon, Marie Huot, Victor Malzac, Emmanuel Merle, Valérie Rouzeau et Thomas Vinau.

<https://lasemainedelapoesie.fr/>

Festival Rue des livres. Les 14 et 15 mars 2026. Rennes



Association Rue des livres (projet solidaire)

Pour sa 18e édition dans le quartier Maurepas-Gayeulles et sa 4e édition au sein du complexe sportif et culturel des Cadets de Bretagne, tous les publics du Festival Rue des livres sont invités à découvrir des livres, auteurs, illustrateurs et artistes qui leur tiennent à cœur.

Deux ateliers d'écriture (gratuits et sur réservation) seront animés par Gwenola Morizur - scénariste BD, autrice jeunesse, poétesse - autour du thème des liens et de l'amitié.

- **Un premier atelier sera proposé en amont du festival Rue des livres, le samedi 28 février (10h-12h30)** au sein du Musée des beaux-arts Maurepas, en lien avec leur exposition "Ce qui nous lie" (dans le cadre du Mois du livre et de la lecture en Bretagne porté par l'EPCC Livre et lecture en Bretagne et pendant le festival Talents Z'anonymes, organisé par le Centre social sur le quartier de Maurepas et s'adressant aux habitant-es du quartier). Cela donnera lieu à une restitution lors du festival Rue des livres, sous forme d'une exposition dans les espaces du festival.

- **Le deuxième atelier sera proposé pendant le festival, le dimanche 15 mars (10h-12h30)** aux Cadets de Bretagne, et ouvert à un plus large public. L'objectif est de s'ancrer véritablement sur le territoire de Maurepas (et plus largement, la métropole rennaise) pour faire participer les habitant-es et recueillir leurs paroles et leurs écrits. La thématique proposée permet à toutes et tous de s'exprimer sur ce qui lui tient à cœur, avec ou sans bagage littéraire.

Également, pendant le festival :

- **Lectures à voix haute « Correspondances et amitiés épistolaires » ou comment l'amitié, et ses multiples facettes, s'illustre sous cette forme littéraire qu'est l'échange épistolaire.** Lectures par des comédiens de correspondances entre amis, célèbres auteurs ou personnages de fiction : Stefan Zweig, Albert Camus / Jean Grenier, Henry Miller / Blaise Cendrars, Claude Monet / Georges Clémenceau, Henry James / Robert Louis Stevenson.

- **Atelier d'écriture et de gravure avec Andrée Prigent sur le thème de l'amitié.** À partir de l'album « Et si on passait l'hiver ensemble » d'Andrée Prigent, il s'agira de créer une carte postale et un poème pour un proche. Les enfants seront accompagnés par l'autrice-illustratrice qui leur fera découvrir la technique des tampons de gravure. Un atelier pour les enfants de 6 à 10 ans (10 à 15 participants) accompagnés de leurs parents.

- **Atelier poésie au sein de l'espace "poésie" du festival Rue des livres.** Création d'une carte poétique à partir d'haïkus et découverte des textes grâce aux lectures personnalisées.

Sur réservation : inscription@ruedeslivres.org.

À partir de 16 ans.

139 rue d'Antrain, 35700 Rennes

<https://festival-ruedeslivres.org/>

<https://www.fondationlaposte.org/projet/festival-rue-des-livres-les-14-et-15-mars-2026>

Concours d'écriture



Concours international de Fables, illustration & écriture jusqu'au 14 mars 2026.

La Ville de Château-Thierry en partenariat avec l'Académie Charles Cros et la Fondation La Poste organise un concours d'écriture ou d'illustration de fables avec remise de prix. Ce concours est intitulé « Concours international de Fables, illustration & écriture ». Il est ouvert jusqu'au 14 mars 2026.

La participation est internationale. Attention, les textes doivent impérativement être écrits en français. Ce concours s'adresse aux publics scolaires et aux candidats libres.

Quatre catégories composent le concours d'écriture :

9-11 ans / 12-15 ans / 16-18 ans / adultes.

Six catégories composent le concours d'illustration :

5-8 ans / 9-11 ans / 12-15 ans / 16-18 ans / adultes.

Retrouvez le règlement du concours et les modalités d'inscription [ICI](#) :

Le jury primera les lauréats par catégorie et par discipline en tenant compte du respect des modalités de participation, de la qualité, de la sensibilité de l'originalité de l'œuvre. La simplicité du contenu ne peut être un critère défavorable pour nos plus jeunes candidats. La Ville de Château-Thierry tiendra la liste complète de tous les gagnants à disposition de toute personne intéressée jusqu'au 31/12/2026.

Médiathèque Jean Macé
14 rue Jean de La Fontaine
02400 Château-Thierry

Prix littéraires

Prix du roman d'écologie 2026 : les six livres sélectionnés Le prix sera remis le 15 avril 2026 au Centre Wallonie Bruxelles à Paris.

Ce prix récompense un roman francophone « qui place l'écologie au cœur de son intrigue ». Le soutien de la Fondation La Poste au Prix du roman d'écologie rejoint les engagements du Groupe La Poste en faveur de la transition écologique et de la transmission culturelle.

Créé en 2018, ce prix vise à sensibiliser le public aux questions environnementales à travers la littérature. Chaque année, il est attribué à un auteur francophone dont l'œuvre met en avant des thèmes écologiques, qu'il s'agisse de fiction écologique,



d'écothriller ou de dystopie. Cette année, cinq étudiants de l'École nationale de paysage de Versailles Marseille et trois étudiants de l'École d'art de Paris Cergy sont membres du jury.

La sélection :

Tovaangar, par Céline Minard ; *Bûcheron*, par Mathias Bonneau ; *Les Dernières Écritures*, par Hélène Zimmer ; *Quitter la vallée*, par Renaud de Chaumaray ; *Grindagráp*, par Caryl Férey ; *Le Palmier*, par Valentine Goby.

L'édition 2025 a été remportée par Corinne Royer pour *Ceux du lac*, roman sur le destin d'une famille tzigane chassée par les autorités de son lieu de vie, voué à être transformé en réserve naturelle protégée.

Spectacles

« Si je vous écrivais toutes mes rêveries... »

400^e anniversaire de la naissance de Madame de Sévigné (1626-1696)



À l'occasion du 400^e anniversaire de la naissance de Madame de Sévigné, figure majeure de la littérature épistolaire française, le projet propose de (re)découvrir et de valoriser sa correspondance à travers la création d'un spectacle pluridisciplinaire dans l'Opéabus.

Unique en France, l'Opéabus est une salle de spectacle itinérante originale, qui permet d'aller à la rencontre des publics au cœur de leurs lieux de vie (quartiers, structures sociales, cours d'écoles, auprès des EHPAD, des hôpitaux...). Cet outil de médiation culturelle mobile favorise l'équité géographique, en réduisant les freins liés à la mobilité, au coût ou à l'autocensure culturelle.

Ce spectacle interprété par des artistes professionnels est conçu spécifiquement pour des publics éloignés de l'écriture et de l'offre culturelle, notamment les habitants des QPV du Valenciennois et des publics dits « empêchés ». Il vise à rendre accessible, vivante et sensible une œuvre patrimoniale fondée sur l'acte d'écrire et de correspondre. Le spectacle mêlera ainsi la lecture de lettres, du chant, de la musique baroque et un jeu de marionnettes, afin de proposer une approche sensorielle, ludique et inclusive de la correspondance de Mme de Sévigné.

Création 2026 : regard de Marie-Astrid Adam (mise en scène)

Distribution : Marie-Astrid Adam | narratrice, Mme de Sévigné, manipulatrice de marionnette / Elisabeth Houpert | chanteuse, Mme de Grignan / Yannick Lemaire | orgue / Magali Castellan & BlackBox ST | costumes et décors

Du 23 mars 2026 au 28 mars 2026 : Valenciennes (59)

18 mai 2026 : Escaudain & Louches (59) / 19 mai 2026 : Raismes (59) / 21 mai 2026 : Anzin (59) / 22 mai 2026 : Condé-sur-l'Escaut (59)

<https://www.operabus.fr/vous-ecrivais-toutes-mes-reveries.html>

Expositions



« Madame de Sévigné. Lettres parisiennes » Exposition du 15 avril au 23 août 2026 Musée Carnavalet – Histoire de Paris

Le musée Carnavalet – Histoire de Paris présente une exposition consacrée à Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1626-1696), à l'occasion du 400^e anniversaire de sa naissance.

La plus célèbre épistolière de la littérature française a vécu toute sa vie parisienne dans le quartier du Marais, et 19 ans dans l'hôtel Carnavalet, devenu, en 1880, le musée de l'Histoire de Paris.

Parmi les sujets abordés dans l'exposition :

- La présence de l'épistolaire dans l'imaginaire collectif
- Le Marais, quartier de Madame de Sévigné
- La place des femmes dans le Paris du XVII^e siècle
- Le Paris de la Cour et l'élite urbaine qui observe à distance les grandeurs de Versailles
- Le quotidien de la vie parisienne retranscrit par l'épistolière.

L'exposition présente des œuvres issues de ses collections, de grandes institutions (BnF, musée du Louvre) et de collections particulières.

La majeure partie de la correspondance conservée de Madame de Sévigné est constituée des lettres envoyées à sa fille, mariée en 1669 au comte de Grignan et partie vivre en Provence. La Correspondance éditée constitue aujourd'hui à la fois une œuvre qui figure parmi les classiques de la littérature française et un document essentiel pour la connaissance de l'histoire des idées, des mœurs et des événements de cette période.

Au sein de l'hôtel Carnavalet où vécut la célèbre Parisienne de 1677 à sa mort en 1696, cette exposition revient sur la vie de Madame de Sévigné à Paris, à un moment où la ville connaît d'importantes transformations.

Musée Carnavalet - Histoire de Paris
23 rue Madame de Sévigné, 75003 Paris

Ouverture de l'exposition du mardi au dimanche de 10h à 17h45.

<https://www.carnavalet.paris.fr/expositions/madame-de-sevigne>

Livres

Éditions de correspondances soutenues par la Fondation Février / mars 2026



À distance. Lettres • Récit • Lectures par Emmanuel Hocquard et Françoise de Laroque. **Édition établie et postfacée par David Lespiau.**
Éric Pesty Éditeur, 11 mars 2026

À distance rassemble les 92 lettres conservées qu'Emmanuel Hocquard a envoyées à Françoise de Laroque entre octobre 1971 et juin 1983. Établie et postfacée par David Lespiau (écrivain, traducteur, critique, maître d'oeuvre du *Cours de Pise* d'Emmanuel Hocquard, publié chez P.O.L. en 2018) cette correspondance est accompagnée – tous signés Françoise de Laroque – d'une longue préface de 54 pages, d'une lettre « posthume » de 10 pages datée de 2022 et de trois textes critiques sur l'œuvre d'Emmanuel Hocquard, parus tantôt en revue (*Critique* en juin 1979 et CCP – *Cahier critique de poésie* en mars 2002), tantôt prononcé à l'occasion des journées d'hommage, suite au décès d'Emmanuel Hocquard, à Tanger en 2022.



Raymonde Vincent, Albert Béguin, Nous vivons côte à côte d'une existence toute mêlée. correspondance 1927-1957.
Édition établie, présentée et annotée par Renan Prévot
Le Passeur Éditeur, 5 février 2026

La correspondance échangée entre Albert Béguin et son épouse est un corpus à l'ampleur considérable et inédit. Trente années d'une correspondance amoureuse et littéraire, qui ont été réunies avec le concours des archives du Musée de la Châtre (Indre) et de la Bibliothèque de la Chaux-de-Fonds (Suisse). Entre 1927 et 1957, ces deux personnalités occultées jusqu'à très récemment de la sphère éditoriale, réécrivent en filigrane une histoire spirituelle méconnue de l'avant-guerre. Lire FloriLettres n°266



Henri Bosco, Lettres à Jean Grenier (1925-1968),
Éditeur scientifique : Alain Tassel
Éditions de l'Université de Bruxelles, 19 février 2026

C'est en octobre 1924, à l'Institut français de Naples, qu'Henri Bosco rencontre Jean Grenier, jeune agrégé de philosophie connu du grand public pour avoir été, quelques années plus tard le professeur de philosophie d'Albert Camus. Entre le romancier et le philosophe, deux « copain[s] de galère » (lettre n°69), naquit une amitié profonde et solide dont témoignent les lettres d'Henri Bosco, seul versant disponible d'une correspondance qui s'échelonna sur une quarantaine d'années. Rédigées sur un rythme soutenu entre 1926 et 1930, ces lettres intimes déroulent la chronique d'une amitié fondée sur une culture commune et sur des valeurs partagées. Elles retentissent aussi des échos du fascisme et de la montée des périls...

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

[S'ABONNER À FLORILETTRES](#)

